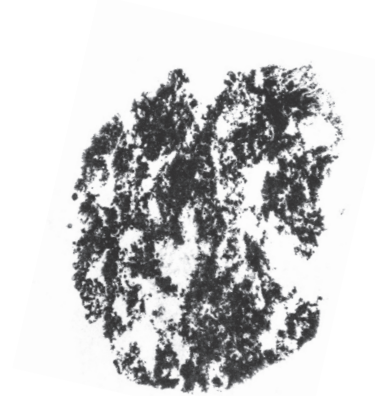
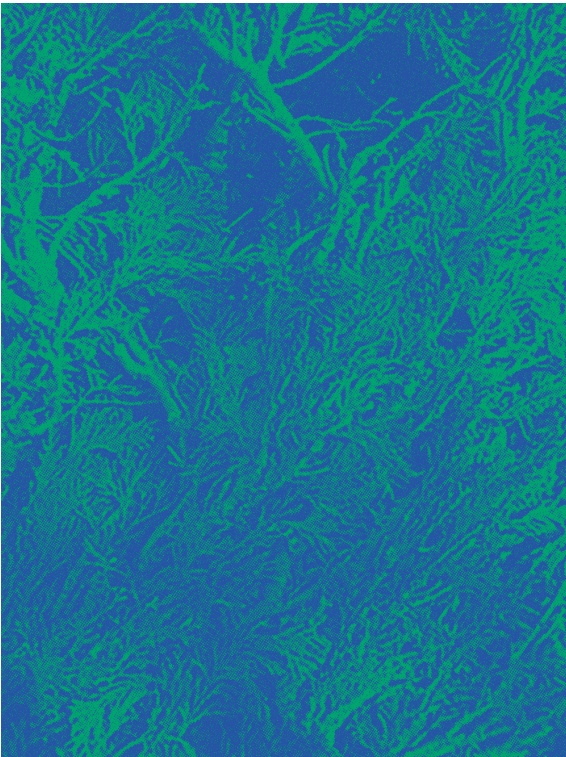


HISTOIRES DE CIMETIÈRE



Tondre le gazon,
le semer
Débroussailler
les bordures des tombes
Souffler les pierres
Désherber les massifs
de fleurs

et les tombes
des célébrités
Tailler les arbustes,
les haies, les arbres,
les tombes abandonnées
Souffler les allées
Vider les poubelles,
faire le tri des déchets
Désherber les prairies,
les faucher deux fois l'an
Arroser les arbres,
programmer l'arrosage
automatique des pelouses



Clic et tic des souliers sur le bitume, le trottoir sous nos pas, paroles et mots semés au vent, des bruits de vie, une tondeuse dans un jardin.

Les maisons du quartier semblent avoir toutes été rénovées il y a peu, crépi frais, bitume lisse, grilles dorées, molok rutilants, aires de jeux sans enfants.

Ça y est : au bout de la route, le cimetière. Nous y accédons par une entrée latérale, il faut pousser un lourd portail de métal. Il serait plus facile d'enjamber le petit muret juste à côté, mais il y a quelque chose qui fait que, dans les cimetières, on ne transgresse pas les règles.

Là où l'on va, la notion du temps n'est plus. Et là où l'on se rend, ceux qui y sont déjà ne sont plus impatients. Ils seront là, toujours au même endroit, à côté de noms que l'on connaît peut-être déjà trop.

Une fois le portail franchi, c'est une vaste allée de graviers bordée de petits sapins bas. Les lieux sont calmes, l'atmosphère apaisante, cela me rappelle ce cimetière où j'ai travaillé il y a longtemps, mais il y faisait plus froid.

Soudain j'entends un grincement métallique et je me retourne : au bout de l'allée, une femme tire le portail pour quitter les lieux. Le ciel est gris et bas, je m'imagine les lieux plongés dans le brouillard, la nuit : est-ce que tous les portails de cimetière grincent ?

Le cimetière de Chamblandes, j'y passe souvent.

Depuis peu une affiche à l'entrée propose de témoigner... mais que dire sur cet endroit ?

À 5 ans, j'allais nourrir les poissons près de l'entrée ouest, et je suis encore outrée par ce héron cendré qui un jour en a gobé un sous mes yeux.

À 10 ans, j'ai accompagné un ami qui y a « libéré » son poisson rouge qui n'était plus le bienvenu chez lui.

À 14 ans, j'y passais mes après-midis en compagnie d'une amie, après un arrêt à la station-service pour acheter des glaces ; un cimetière, c'est calme, c'est lumineux, un endroit idéal pour le goûter, nous semblait-il.

Puis je l'ai un peu boudé, jusqu'à ce que la vie me propose d'y accueillir des êtres chers.

À 30 ans, j'y passe régulièrement pour dire bonjour à mes parents, ma tante, des voisins, des connaissances. J'enlève la mauvaise herbe sur les tombes, je m'assieds un moment et j'observe autour de moi. Un cimetière, c'est plein d'amour et de sentiments un peu cabossés. Ce cimetière contient un petit bout de ma vie.



Un homme en survêtement noir et baskets blanches derrière une poussette, l'enfant est sur le point de s'endormir, il est neuf heures du matin, c'est déjà l'heure de la sieste. Le père est habillé comme un père en congé, casque vissé sur les oreilles, il écoute de la musique ou peut-être un podcast, sur la parentalité heureuse par exemple.

Il marche d'un bon pas, comme s'il traçait en direction d'une crèche, mais non, soudain il s'arrête et fait un pas de côté. Baskets blanches sur l'herbe verte, tête penchée en avant, il consulte une tombe, un nom, une date, une épitaphe. Puis il repart, prend à droite, à gauche, quitte le cimetière, referme le portail derrière lui et disparaît dans la ville, l'enfant s'est endormi.

Je m'approche de la tombe devant laquelle il s'est arrêté : un carré de gravier, une croix de bois clair, des arbustes et des fleurs roses et blanches en trompette.

Et je lis ce que le père a lu :

Au meilleur papa, Mathieu, 11 ans

Tu es gravé en moi pour toujours, Alexandra, 10 ans

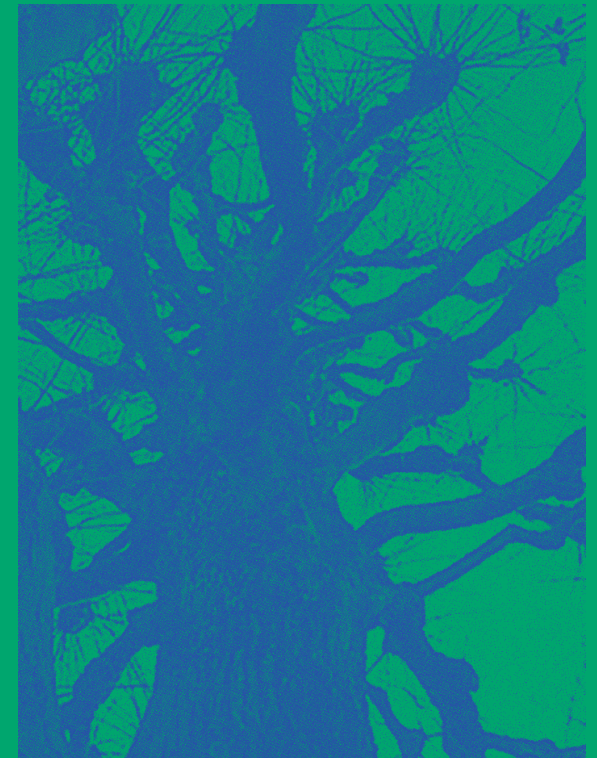
Tu es toujours dans mon cœur, Antoine, 7 ans

Papa je t'aime de tout mon cœur, Elisa, 3 ans



Du lierre,
des rosiers,
des fleurs,
beaucoup de fleurs
De la mousse
et quelques plantes grasses
Des haies,
des arbres,
beaucoup d'arbres,
des cactus, des oliviers
et un cèdre de l'Atlas
De la paille
fraîchement déposée au pied
des plus jeunes arbres

Deux ruchers
Des petits murets
Des bancs
en bois verts,
des bancs
en plastique brun



Je croise une femme assise sur un banc et qui arbore un grand sourire. Elle me dit, un peu pour moi, surtout pour elle-même : « C'est marrant ces trucs. » Je regarde ce qu'elle regarde : des arbustes clairs plantés en ligne à l'orée d'une tombe, ou plutôt d'une série de tombes, celles d'une famille qui a choisi ces ornements comme on choisit son mobilier d'intérieur.

Je poursuis mon chemin, je lis des inscriptions sur des tombes, et bientôt je ne lis plus que ça :

*Voir mon sauveur face à face, voir Jésus dans sa beauté.
Ô joie, ô supérieure grâce ! Ô bonheur, ô félicité !*

Papou pour toujours dans nos cœurs

À la grotte bénie nous avons prié pour toi

Wish you were here

Olivier, toi le battant, force de la nature, tu étais amoureux de la vie, curieux de tout et toujours loyal envers ta famille et tes proches. Tu nous as quittés dans l'accomplissement d'une noble cause mais depuis, Olivier, tu nous as manqué.

*J'entends ta voix dans tous les bruits du monde.
Tant de vie, peu d'années. Merci.*

*Sois joyeux dans ce souffle présent où tu vis,
car la vie est un souffle qui passe.*



Il y a cet homme qui vient chaque matin, toujours mal fagoté, en jogging bariolé seconde main trop court. Il a passé le demi-siècle, ses cheveux sont fatigués, ou alors ils ont abandonné tout leur éclat à ses vêtements.

Il arrive sans nous voir. Ses yeux le portent plus haut que la ligne d'horizon, et ses pas l'amènent toujours au même endroit. Il est là ce matin, à sa place, derrière le banc vert, dans un massif de lierre. Ses mains sont apposées contre le tronc du grand cèdre, son visage rejeté en arrière. Ses lèvres psalmodient, puis se ferment. Il s'écarte un instant du tronc, puis s'en rapproche, cette fois en le regardant comme s'il retrouvait un vieil ami. Il l'enlace, maladroitement, à moitié.

Cet arbre est si vieux, si large.

Et la danse recommence : les psalmodies, l'éloignement, les retrouvailles. On entend le froissement du lierre et quelques oiseaux. Et rien d'autre.



Les mêmes fleurs d'un rose éclatant sur trois tombes successives, comme si les morts s'étaient passé le mot, avaient cédé à la même offre au Garden Center – « Floraison en toute saison, zéro entretien, effet garanti, achetez ! »

Un tracteur ronronne en marche arrière, phares allumés dans le matin gris, en sort un homme en pantalon de travail vert fluo, il dépose une souffleuse sur le sol, attelle une remorque à son tracteur, repart, actionne son clignotant, s'engage dans une autre allée, éteint le moteur, ressort du véhicule et allume une tondeuse qui attend là, une machine discrète, électrique sans doute – il ne faudrait pas réveiller les morts.

Sur l'allée l'asphalte gondole, il y a des craquelures dans le béton, des crevasses dans lesquelles poussent la mauvaise herbe, comme un abcès, une trace de vie au milieu des tombes.

La surface exclusivement minérale, parfaitement lisse et brillante de la tombe d'Alfred et Corina me fait penser à ces villages suisses-allemands que j'ai traversés à vélo et dont les habitants sont occupés à passer l'aspirateur sur le trottoir devant chez eux.

À côté du point d'eau, une colonie d'arrosoirs en métal floqués de l'écusson de la commune, on dirait une famille d'oies immobiles et un peu rouillées.

Vera Cottier
née Kovacevic
1941-2023

Slobodan Kovacevic
1942-1993

Vera et Slobodan étaient-ils frère et sœur ? Je fais un rapide calcul : Slobodan est mort à 51 ans, Vera à 83 ans. Lui a-t-elle rendu visite ici pendant trente ans avant de reposer à ses côtés ? Et pourquoi Slobodan est-il mort si jeune ?

L'écriture est blanche, sans fioriture, sur une grande dalle de marbre noir et lisse. Au centre, une ouverture en forme de cœur est taillée dans le marbre et laisse s'échapper une masse de feuilles et des tiges vertes entremêlées, dont l'une rampe sur le marbre et s'échappe jusque sur le gazon.



Il y a aussi une fleur, une seule fleur blanche, je crois que c'est du liseron, cette plante grimpante que je m'efforce de faire pousser sur mon balcon, mais qui ici semble plus vivante, comme si au cœur de ce cœur la vie se poursuivait, libre, sans contrôle ni contraintes.

Et deux tiges de pissenlit l'une à côté de l'autre : est-ce un hasard ? Leurs petits nuages blancs, que l'on souffle à la fin de l'été, ne sont plus là. Peut-être ont-ils emporté avec eux un peu de l'âme de Vera et Slobodan qui désormais contemplent le monde au gré du vent, au travers d'un pétale duveteux.



Des grandes corbeilles en métal pour la récupération des déchets.

Un bac pour les déchets compostables : fleurs coupées, plantes fanées, branches, feuilles mortes, herbe et terre.

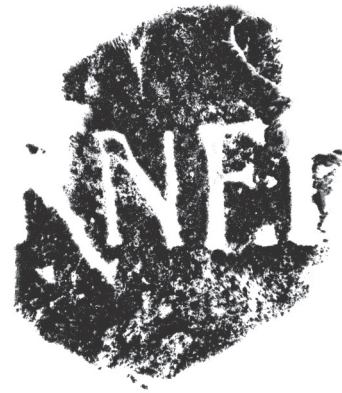
Un bac pour les autres déchets : couronnes, pots en terre cuite et en plastique, verre, file de fer et pierres.

Et plus loin un avis officiel de désaffectation planté devant une tombe cachée sous un buisson sauvage.





Un homme la cinquantaine, veste et chaussures de motard, crâne rasé, dépose un pot de fleurs en-dessus d'une case du colombarium. Il caresse le marbre, avant de croiser les bras et de se recueillir. Une femme fait couler de l'eau dans un arrosoir, puis directement dans un pot de bégonias. L'homme à la veste de motard pleure en silence et la femme continue à actionner le robinet. Puis elle s'approche de l'homme et lui donne un conseil : les pots en plastique risquent de tomber par terre, il vaut mieux acheter des pots en terre cuite. L'homme sourit derrière ses larmes : il y a pensé en l'achetant, mais il était à moto. La femme s'en va, l'homme arrête de pleurer, il reste quelques minutes encore, avant de s'essuyer le visage et de s'en aller à son tour.



Il y a quelques années, une amie très proche m'a donné une branche de laurier fraîchement coupée sur l'arbre qui pousse sur la tombe de son père. Au fil du temps, l'arbre est devenu énorme, il doit être régulièrement taillé. Mon amie en profite pour récupérer les branches et les offrir à ses proches, et ainsi se créent des liens entre les vivants et les morts.

Un magnifique laurier trône désormais sur le rebord de ma fenêtre, au quatrième étage d'un vieil immeuble. Son pot est lourd, volumineux, et je crains qu'il ne tombe et tue malencontreusement un passant. Jusqu'à présent, aucun incident est à signaler, mais je pense toujours au pire.

Le cimetière est à mi-chemin entre mon appartement et le lac. Je m'y arrête presque à chaque fois que je vais nager. Parfois je suis avec Gabriel. Au pied du laurier, il laisse sur ta tombe des petits objets : un pingouin en bois, une boussole. Moi j'y mets des fleurs, des jolies pierres, des coquillages, de l'eau de mer quand je pense à t'en ramener des vacances. Rarement un petit mot : les petits mots restent pendant des semaines, voire des mois, ils se transforment en papier mâché, puis finissent par disparaître complètement.

Parfois je suis avec des ami-es. On descend se baigner, on a nos maillots sous nos habits, il fait chaud. Gabriel a sa trottinette, il va trop vite mais il nous attend aux passages piétons. C'est joyeux. « On passe vite voir mon papa, ça vous embête pas ? » « Euh non ». Parfois les ami-es ne comprennent que devant la grille du cimetière. Et parfois un ami me dit : « Je suis passé dire bonjour à ton papa. » C'est émouvant, surtout si vous ne vous êtes pas rencontrés ici-bas.

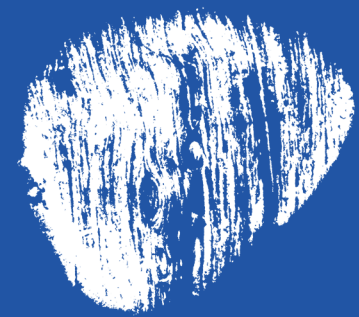
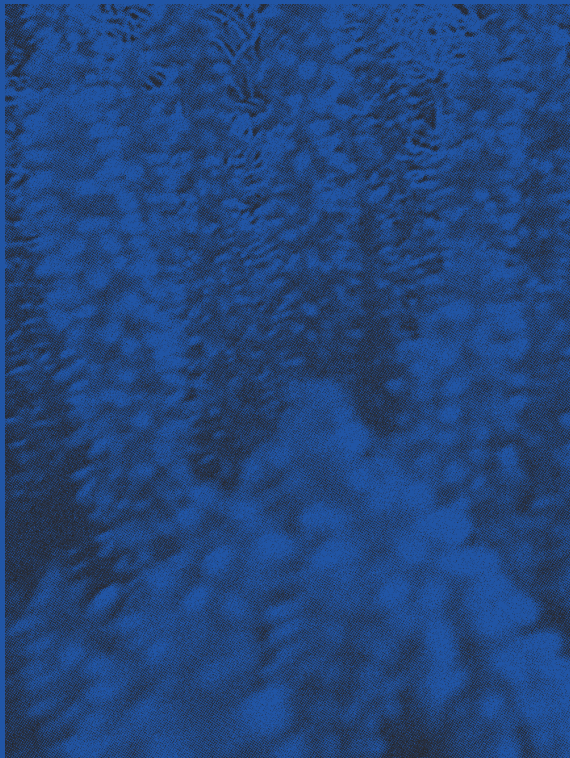
Quand j'ai commencé à travailler à Pully, l'une des choses qui m'a réjouie était de me rapprocher de ta tombe. Quand j'ai besoin de faire une pause, je viens te voir, je te dis quelques mots, ou alors je reste silencieuse. Puis je retourne au bureau, en prenant soin d'emporter une feuille de laurier, il y en a plein les poches de ma veste.

Un jour
ma mère m'a offert

*Posés les uns
à côté des autres,*

un roman de Ramuz
qui se déroule
dans le bourg de Pully.
Elle pensait que
ce livre me plairait
parce qu'il a pour décor
cette petite ville
où j'ai passé mon enfance
et où elle vit encore
avec mon père,
sur les hauts,
à bonne distance
du cimetière.

Le roman débute par le suicide d'un vieux vigneron qui se pend dans sa remise, une nuit où « il faisait un petit peu de lune quelque part, elle éclairait de temps en temps, faiblement. » Puis Ramuz raconte l'enterrement, l'agent de police qui « règle l'allure du cortège, il est seul sur ce chemin asphalté, bordé par places d'un trottoir, et qui conduit au cimetière, se glissant entre les vergers, les plantages, les jardins. »



Tout à coup, grâce à mon intime connaissance de la géographie pulliérane, et en dépit de la disparition des vergers et des plantages, je réalise : mais ce policier, il circule sur l'avenue C. F. Ramuz !

Enfant, j'ai mille fois emprunté l'avenue et prononcé son nom sans savoir qui était Ramuz. Et cinquante ans plus tôt, Ramuz a placé cette avenue au cœur de son roman sans savoir qu'un jour, après sa mort, elle porterait son nom. Mais peut-être savait-il déjà, quand il décrit le cimetière, qu'un jour lui-même y reposerait. Il écrit :

« C'est un grand cimetière soigné tout entouré de murs en pierre de taille aux beaux moellons violets savamment rejointoyés, et dedans il y a toute une plantation de cyprès, de petite taille encore, nouvellement mis en terre. »

Alors il faudrait aujourd'hui compléter le texte, ajouter qu'au pied d'un de ces cyprès devenu vieux, sous les aiguilles fatiguées, des petits buissons bordent un carré de terre dans lequel est plantée une simple croix en bois, et que sur le bois est gravé le nom d'un célèbre écrivain : C. F. Ramuz.



Depuis que j'ai emménagé à Pully, je ne pense qu'à une chose... écrire ! Pourquoi cette lubie ? Serait-ce ma nouvelle passion ? Et voilà que par hasard je découvre que j'habite à équidistance de l'ancienne maison de C. F. Ramuz et du cimetière où il repose.

Cet après-midi, mon ami et moi poussons le portail du cimetière. Cela fait des semaines que je lui parle de mon envie d'aller saluer Ramuz. J'ai toujours trouvé les cimetières ensuquants, le temps y est suspendu, comme si la trotteuse cessait de trotter et le balancier de balancer, comme si la toupie tournoyait sans jamais s'arrêter. Parce que, oui, le temps ne s'écoule plus pour ceux qui dorment sous terre, pas vrai ?

Mais que vais-je dire à Ramuz, moi la parfaite inconnue, l'écrivaine complètement dilettante ? Au moins je n'aurai pas à me précipiter pour engager la conversation. Le silence est d'or. Et Ramuz ne me tiendra pas rigueur de ma timidité. J'aurai tout le temps pour trouver les mots justes, la conversation sera à sens unique, je pourrai imaginer moi-même les réponses.

Nous déambulons à la recherche de sa tombe, notre seul indice : une photographie sur laquelle on aperçoit le tronc d'un grand cyprès. Et soudain la voilà. La croix en bois se dresse noblement, simplement, au centre d'un petit lopin délimité par un buisson. Et à ses côtés, une croix beaucoup plus frêle, pour sa fille Marianne.

Penaude, je n'ose pas lui avouer que je n'ai lu aucun de ses livres.

Soudain, un cycliste surgit et s'arrête à quelques pas. Il me salue cordialement et s'affaire à désherber une petite tombe parsemée de cailloux blancs. J'observe la minutie de ces gestes, son attention me touche, c'est l'attention d'un être aimant pour un être aimé.

Quand le cycliste a fini sa besogne, il s'exclame : « Savez-vous que Jean Anouilh est enterré juste à côté ? »

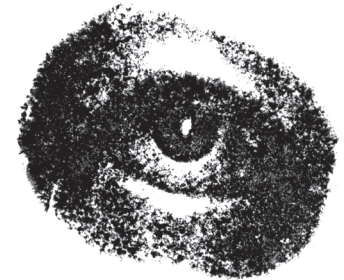
Quel hasard ! Moi qui étais venue pour être inspirée par Ramuz, voilà un autre écrivain de renom avec qui je vais pouvoir soliloquer.

Dans le roman *Posés les uns à côté des autres*, le vieux vigneron se suicide et Ramuz écrit qu'« on continue à ne rien entendre, si ce n'est un train qui passe au loin dans la nuit, faisant un bruit comme quand on déchire une étoffe. »

Quand j'étais enfant et qu'un jour vers midi je me rendais au Collège Principal, moi aussi j'ai entendu le train et un bruit d'étoffe qui se déchire. Quelqu'un avait sauté sur les rails depuis le petit pont menant à l'école et était passé sous le train.

Un enfant plus âgé que moi m'avait dit de le suivre, nous étions allés à l'étage de la gare pour regarder la sordide scène par une fenêtre dérobée. Il y avait sur les rails des étoffes et tout le reste, une horrible image que j'avais ensuite trébuchée bien malgré moi jusqu'au Collège Principal, où m'attendait un test de français auquel j'avais lamentablement échoué. Impossible de me nettoyer l'œil, les morceaux d'étoffe voilaient les consignes du test, j'étais rongé par la culpabilité de celui qui est allé voir, qui a cédé à la curiosité malsaine et suivi le camarade plus âgé et peu fréquentable, pour qui échouer aux tests était déjà une vieille habitude.

Et le soir venu, assis à l'arrière de la voiture garée sur le parking et attendant que ma sœur termine sa leçon de piano, je n'avais pas réussi à raconter l'histoire à ma mère qui patientait au volant. Silence, l'horrible image ne voulait pas sortir, la mort rôdait : j'étais séparé du monde et ne savais pas encore que je venais de faire un pas hors de l'enfance, un pas en direction du cimetière.



Mes voisins silencieux,
Je passe vous voir chaque matin sur le chemin de ma maison à l'arrêt de bus.

Vous ai-je demandé le droit de passage ?

La porte est toujours ouverte, j'en déduis que mes pas furtifs vous conviennent.

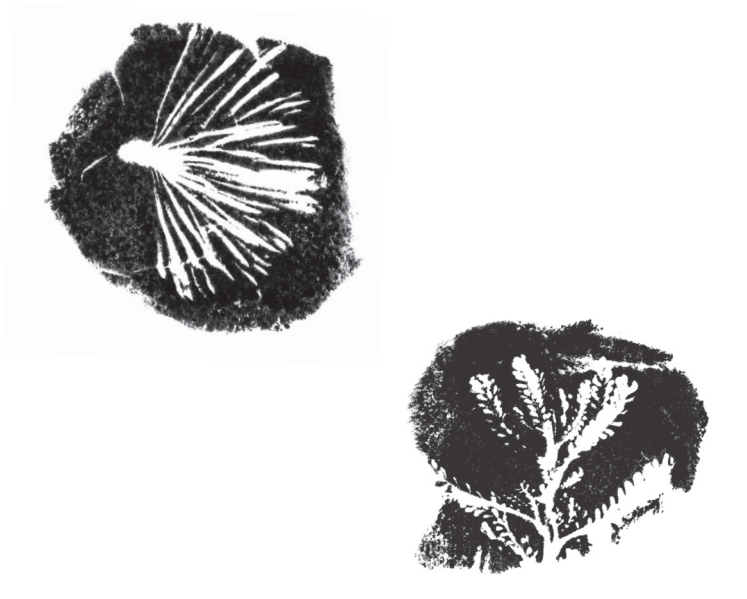
Vous êtes très réservés, jaloux peut-être de la richesse de votre vie d'antan.

Il y a ici de l'espace pour tout un chacun, même pour les enfants, hélas !

Ce soir en rentrant, je vous ferai un dernier coucou et ma fatigue sera gratifiée de votre ponctuelle attention.

Le calme du lieu me reconforte de la pensée de ma mère, nouvelle pensionnaire d'un endroit similaire dans un pays lointain.

À demain, chers voisins silencieux



Pour nous c'est un magnifique parc !

À 88 ans tous les deux, habitant en face, nous en profitons plusieurs fois par semaine pour nous promener dans cette nature urbaine et bien entretenue.

Partout des fleurs, des arbres majestueux et un étang avec des poissons auxquels nous donnons parfois à manger, et nous les observons se battre.

Assis sur un banc, nous regardons autour de nous, apaisés et heureux d'être encore là.

C. F. Ramuz, Jean Anouilh et le Général sont nos voisins, nous les saluons en passant, au même titre que les jardiniers.

Et ce sera aussi notre dernière adresse, dans le columbarium, mais nous ne sommes pas pressés.

D'ici là, profitons pour quelques années encore, si tout va bien, de notre belle oasis au calme.



Un projet de
Caractères mobiles
avec les contributions de

Joanne Beaud Turin
Sabrina De Grandis
Mathias Howald
Benjamin Jichlinski
Nancy Mingard
Juliette Müller
Benjamin Pécoud
Dylan Roth
Elisabeth Smajda
Lou Van Herle
et Willians

Conception graphique
Beni

Typographies
Manifont Grotesk
par Sophie Vela et Max Lillo
Adelphe
par Eugénie Bidault

Impression
pixartprinting.ch
300 exemplaires
mars 2026

b/b/othèque
de **pully**

LA MUETTE
espaces littéraires

 **pully**
culture

Creuser les tombes
Participer aux cérémonies
Noter les morts dans
le registre
Aiguiller les visiteurs à
la recherche d'une tombe
Aider les familles pour
le choix de l'emplacement
d'une concession, pour le
choix des plantes, pour le
choix d'un marbrier
Écouter les doléances,
les histoires de famille,

les tristesses, les colères Exhumer, transférer des corps, des urnes Désaffecter, détruire et faire évacuer les tombes arrivées à échéance

*Histoires de cimetièr*e s'intéresse à la vie sur le territoire des morts, et à la mort parmi les vivants. Ce recueil restitue les histoires récoltées par le collectif Caractères mobiles aux abords du cimetière de Pully à l'automne 2025, dans le cadre de la deuxième édition de l'événement « Avec les mo[r]ts ».

La programmation littéraire du cimetière de Pully est issue d'une collaboration entre l'entité communale Environnement, parcs et promenades de la Ville de Pully, la Bibliothèque de Pully et La Muette – espaces littéraires.

ISBN 978-2-9701613-4-9